Marc Bochet, Ruth la Moabite et la fille de Jephthé le Galaadite. Deux destins croisés, celle qui est sacrifiée et celle qui se sacrifie

Paris, Honoré Champion, coll. « Essais », 2013, 276 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25868>

DOI : 10.4000/assr.25868

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 138

ISBN : 978-2-7132-2467-6

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Marc Bochet, Ruth la Moabite et la fille de Jephthé le Galaadite. Deux destins croisés, celle qui est sacrifiée et celle qui se sacrifie », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 168 | 2014, mis en ligne le 03 avril 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/25868> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.25868>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Marc Bochet, Ruth la Moabite et la fille de Jephté le Galaadite. Deux destins croisés, celle qui est sacrifiée et celle qui se sacrifie

Paris, Honoré Champion, coll. « Essais », 2013, 276 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Marc Bochet, Ruth la Moabite et la fille de Jephté le Galaadite. Deux destins croisés, celle qui est sacrifiée et celle qui se sacrifie, Paris, Honoré Champion, coll. « Essais », 2013, 276 p.

- 1 Une tentation insidieuse accompagne communément toute lecture chrétienne de la Bible. Lévinas appelle « préfiguration » cette lecture qui dépossède chaque événement de son « unicité » – capable alors « d'altérer l'essence même de l'esprit que le judaïsme instaure ». On sait combien telle interprétation de l'Ancien Testament a surabondé en ce sens, lisant tout récit et toute action comme annonciateurs de la figure christique. Le lecteur saura gré à Marc Bochet d'avoir échappé pour l'essentiel à ce piège. Confrontant les « destins » de Ruth, venue de la terre de Moab en pays de Juda, et de la fille de Jephté, offerte par son père en holocauste à Dieu en témoignage de gratitude pour ses triomphes guerriers, le « sacrifice » auquel l'une et l'autre sont vouées aurait pu se déchiffrer comme signe précurseur du Calvaire ou du règne du pur amour. Il en est ainsi, au demeurant, pour les commentateurs littéraires du destin de la fille de Jephté, qui ne manqueront pas d'en faire état – notamment Paul Claudel. M. Bochet s'en tient rigoureusement à la lettre de la Bible (le livre de *Ruth*, et les versets des *Juges* qui traitent de Jephté), et par cette insistance sur la compétence de la lettre, en saisit l'esprit même, et sa performance. Sans doute tout texte biblique est, comme tout autre, profane, un élément pris en un réseau d'intertextualité, qui lui donne sens et profondeur, ici et maintenant. Mais cela ne dépossède pas ce texte de son autorité propre, bien au contraire : il en reçoit un surcroît de singularité. D'autonomie. Et permet d'appréhender la thématique du « sacrifice » dans sa plus large extension, qui est en même temps son sens le plus exact.
- 2 L'offrande sacrificielle que représente le destin de Ruth s'inscrit dans la conjonction de deux événements. Le départ volontaire du pays de Moab pour gagner avec sa belle-mère Noémi, qui en était issue, la terre de Juda – où Ruth vient ainsi comme étrangère sollicitant qu'Israël lui fasse accueil, et par là s'ouvre au monde. Ce premier temps du sacrifice est vécu comme séparation d'avec une part de soi-même, son origine propre, son identité culturelle. Une deuxième dimension procède de cette sortie de soi : elle s'effectue comme réparation d'une situation d'infertilité. Noémi ne peut avoir de descendance ; ses fils sont morts, et le grand âge est là. Booz, sans enfants, est aussi « de lourd héritage », fait de prostitution et d'intrigue incestueuse. Sa rencontre avec Ruth est, selon le texte, « instrumentalisée » par Noémi. Ruth lui apportera un fils, qu'elle recevra comme étant le sien. M. Bochet désigne Ruth comme « mère porteuse ». Là se situe son sacrifice en son sens le plus absolu : abandon de soi, et don de mère, qui vaut restitution d'héritage (Rt, IV, 16-17). Le fils de Ruth, Obed, accueilli par Noémi comme son propre enfant, héritier de son même sang, reprend en effet la chaîne des générations au point précis où elle risquait de se rompre : « Obed fut père d'Isaï, et Isaï fut père de David » (Rt, IV, 22). Un sacrifice de soi qui condense en cette seule issue une

double perte – d'identité sociale, et de filiation personnelle – pour un gain double : l'assomption de la différence, et la filiation pour autrui, qui vaut fil rouge pour tout un peuple. Noémi (Nahomi pour d'autres traductions) est ainsi ce que M. Bochet appelle un « personnage clé » dans le moment sacrificiel. Par elle se consomment les noces de Juda et de toute terre étrangère ; par elle aussi bien celles de chair entre Booz et Ruth, comme si seul le recours à celle qui est pleinement la figure de l'Autre pouvait assurer la perpétuation de soi.

- 3 Il est aussi question de filiation dans le sacrifice de « la fille de Jephté » (Jg, XI, 30-40). Fils d'une « débauchée » et d'une « étrangère », le chef des galaadites est réprouvé et déshérité par ses demi-frères : « Tu n'auras point de part à l'héritage dans la maison de notre père ; car tu es fils d'une femme étrangère ». Autour de lui s'organise une bande de « gens qui n'avaient rien et allaient et venaient avec lui ». Rappelé par son peuple comme chef de guerre, il s'engage à sacrifier à Dieu la première personne qui quittera son palais si la victoire lui est accordée. Ce sera sa fille unique, qui entre ainsi dans l'histoire biblique en danse et en malédiction. Sans autre nom ici que « fille de ». À l'inverse du sacrifice de Ruth, celui de la fille « anonyme » de Jephté se décide dès cette nomination impossible, qui ouvre la voie à l'accomplissement du sacrifice. Tout se passe comme si Jephté – « libérateur de servitude amère », écrit G. Buchanan en 1542, fils illégitime et de condition basse, « obsédé par la filiation », précise Marc Bochet, devait éteindre lui-même la suite des générations, pour que fin soit mise au scandale de son existence toute de violence et de tueries. Par la mort de sa fille, la filiation se rompt. Elle avait demandé le droit de se retirer avec ses compagnes deux mois « sur les montagnes » pour pleurer sa virginité. Et c'est vierge en effet, insiste le texte (« elle ne connut point d'homme »), qu'elle revient à son père, qui la met à mort. Sans nom et sans descendance, elle est cette figure déportée hors du temps social, vouée au sacrifice comme à son destin dans sa main écrit. Quand Ruth ouvrait le peuple de Juda au monde, et le soumettait à ce que M. Bochet appelle l'épreuve de la « tolérance » et de « l'accueil », la fille de Jephté clôt par sa mort toute espérance, et l'on peut alors parler de « désaccueil » et de « déploration ». Son errance au travers des montagnes est la marque même de son dénuement de principe et de naissance. Cette fille « sans nom » est sans doute en elle-même le nom emblématique de ceux qui n'en ont pas : le « dehors du monde », ou son fond.
- 4 La question se pose, bien sûr, du « silence de Dieu » dans l'exécution de ce sacrifice. C'est sur sa demande qu'Abraham devait sacrifier son fils. Rien de tel ici. Jephté est seul responsable de cet acte. C'est lui qui en fait le vœu, et qui désigne au hasard la victime, qui, par nécessité « symbolique », sera sa fille. Il n'empêche : peut-on disculper Dieu d'avoir laissé ce « crime » s'accomplir ? Flavius Josèphe met Dieu hors de cause. Jephté, qui, tout en étant coupable, a été victime d'un sort qui le dépassait, cette faille dans une filiation « illégitime ». Jephté dont la fille est à son tour stigmatisée, elle que M. Bochet dit « sans passé ». N'est-il pas, cependant, un « plan divin » à l'œuvre en cette épreuve sacrificielle ? Chateaubriand dans *Les Martyrs* le dit : la souffrance de la fille de Jephté est la préfiguration des souffrances de l'Église. Vigny le pense, mais se révolte ; « Dieu n'est plus le Dieu de l'Alliance, mais bien un monstre de l'"échange" », rappelle l'auteur, citant le poète : « Faut-il que ce soit vous ? Ô douleur des douleurs [...] En échange du crime il vous faut l'innocence ». Mais il n'est pas, à s'en tenir au plus près du texte, de raison d'en outrepasser la tension. Figurisme et dolorisme sont commentaires de convenance. Il en va autrement pour le *Booz endormi* de Victor Hugo. Avec raison, Marc Bochet n'accorde pas au poème une portée visionnaire, où quelque

intention divine pourrait s'entrevoir – mais, le rapportant à l'ensemble de *La légende des siècles*, où il s'inscrit, il l'analyse comme un « miroir en abysme » de cette Légende. Par quoi celle-ci va d'ombre en lumière, au-delà, pourrait-on dire, du bien et du mal.

- 5 Du mal, il peut en être question, et de la culpabilité qui en témoigne. Pour Roland Barthes, Iphigénie prend en charge la faute d'Agamemnon son père. Si la fille de Jephté est bien cette figure d'innocence muette que décrit le texte biblique, elle a vocation à prendre sur elle le destin failli de son père, et d'en accomplir l'exigence. Cette faillite est cette faute. Et si « Dieu laisse faire sans rien dire », c'est parce que le drame qui se joue est affaire de sujets déjà engagés dans un pro-cès de désaffiliation que le sacrifice filial consomme. C'est au contraire parce que ce procès s'inverse, et que la filiation doit être réamorcée, que le « sacrifice » de Ruth et son oblation de corps et d'esprit s'effectuent dans « le silence de Dieu ». Il semble que « Dieu se retire », écrit Marc Bochet, dès lors que risque d'être, ou que doit être bloquée la succession des générations. Ainsi de l'ascendance de Jephté, qui ne peut être reconduite. Ainsi de la descendance de Booz et Noémi, que Ruth doit assurer. Jamais ce retrait de Dieu n'est aussi marqué que dans le séjour de la fille de Jephté en ses montagnes. De même que le texte ne dit rien sur ce que la vierge promise au sacrifice put faire pendant ces mois d'absence, de même nulle parole de Dieu ne s'entend. Comme si les jeux étaient faits, et que rien ne pouvait faire objection au destin. Du moins le texte biblique en décide-t-il ainsi. Plus tard, lorsque viendront les exégèses et les commentaires du sacrifice de la galaadite, l'on dira que « la colline de la fille de Jephté est le Golgotha du Christ ». Mais cela, on l'a vu, est de rai-son figuriste, contre laquelle, pour l'essentiel, s'élève la lecture de M. Bochet.
- 6 Toute une postérité littéraire va s'attacher à magnifier cette double geste, de Ruth et de la fille de Jephté, en exalter la rigueur ou en déplorer le scandale – de Tirso de Molina à Voltaire, de Hugo à Léon Bloy, de Maurice Barrès à Federico Garcia Lorca. Et chaque œuvre est réponse à cette question : si dans le livre de Ruth la Parole de Dieu est absente, si dans le livre des Juges, Dieu est « sans écho », « l'interprétation des signes du divin est donc affaire de foi purement humaine ». Il faut alors en tirer toutes les conséquences. S'il est un appel, il provient de la capacité des êtres à maîtriser leur destin. Le sacrifice, ou l'accomplissement du sujet.